L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 19 NOVEMBRE 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
[EDITEURS-PROPRIETAIRES
G. P. WEISSE. N. DUFOUR.
G. DUVERGER. S. HARDY
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI MATIN, 19 NOVEMBRE.

Abonnés à la semaine.
Les porteurs des abonnements "à la semaine," à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour

Par F. D. Hernandez, Constable, 4 rue des Francs-Hommes.
Par Roche & Lesamonet, 77 Chartres—Chaussures, habillements d'hiver, etc.
Par E. Turpin, sur la Levee, en face de la Marine—Vins, eaux de vie, etc., endommagés à bord de la barque Montpellier.
Par P. J. Spear, au coin des rues Calliope et Liberty—Harnache et meubles.
Par C. E. Forstall, au coin Roman et Lafayette—Le contenu d'une boutique.
Par P. A. Morphy, 141 rue des Magasins—Vins et liqueurs de choix.

Les actes et les paroles.

L'enthousiasme est un beau sentiment, mais il a la condition qu'il ne s'épuisera pas en vaines démonstrations, et sera suivi de faits ou au moins d'efforts. L'enthousiasme qui naît à la vue des choses qui s'évanouit ou s'éteignent est un mal; c'est en tout cas une preuve d'impuissance et de légèreté d'esprit.

Nous n'entreprenons pas un cours de morale ou de philosophie, que nos lecteurs se rassurent: nous voulons arriver droit au but, et le plus vite possible. Nous avons pris hâtivement, on a pu le constater, de la publicité, et nous ne nous en blâmons avec une égale impartialité et sans parti pris, selon que nous avons occasion de louer ou de blâmer. Nous avons eu déjà maints motifs de féliciter l'administration de notre ville sur quelques bonnes mesures, comme nous avons trouvé aussi matière à la critiquer, non pas que nous ayons eu à lui reprocher aucun de ces gros délits administratifs qui pèsent sur une population entière. Les reproches que nous pouvons faire, jusqu'à présent, à l'administration, reposent sur un manque d'activité que ne paraît pas lui permettre de réaliser rapidement les promesses qu'elle fait. L'administration, qu'il nous soit permis de le dire à un peu trop de cet enthousiasme facheux d'où nous partions en commençant, qui se consume en flammes d'un feu de paille, semble le message du maire, si plein d'engagements.

Nous avons constaté chez l'administration sur l'établissement de voies ferrées dans le parc et la Levée; nous lui demanderons aujourd'hui quand elle compte s'occuper de la levée de surété qui devait être construite dans un bref délai?

Pendant que les eaux menaçaient la cité, pendant que les crevasses exerçaient leurs ravages, il n'y avait pas assez d'empressement à rechercher les moyens de se garantir du fléau. Si bien que le Conseil vota et ordonna la construction de cette levée protectrice reconnue urgente, indispensable.

Le danger passé, le fléau apaisé, le levée créée, on semble n'y plus penser. Si nos informations sont exactes, aucune des mesures préliminaires n'a même été prise pour assurer la mise à exécution de ces travaux. Attendra-t-on qu'il ne soit plus temps d'y mettre la main? Attendra-t-on que de nouvelles crevasses viennent nous effrayer de nouveau, et forcer à l'urgence des fortifications contre un ennemi invincible si on ne prévient pas ses approches?

Le mal a été assez grand pour que l'on comprenne bien qu'il ne faut plus qu'il soit tel ou tard pour entreprendre cette œuvre de protection et de salut pour la ville. La population, tout entière y est intéressée à tous les titres possibles, et c'est pour le bien général que nous lui craignons pas, en éveillant l'attention publique sur ce point, de lui signaler sans ménagement de l'administration, nous ne voulons pas être sévère de crainte d'être injuste, d'ailleurs nous sommes toujours prêt à nous rétracter devant la vérité.

Mais, une fois pris, ce point important de salubrité et de sécurité, nous ne voulons pas le laisser à l'abandon. Nous voulons que l'on s'occupe activement de la question, que l'on ne perde pas un jour, pas une heure, pas une minute, si l'on veut que la population indienne et puissante ne soit pas prise au dépourvu par l'hiver de l'année prochaine, il y aura 150,000 hommes à 200,000 hommes, population indienne et reste de la population de passage, entre 100,000 âmes.

Depuis cette époque, la population indienne a augmenté de près de 50,000 âmes. De ces 150,000 ou 160,000 il n'en est pas plus de 80,000 travaillant sur les propriétés sucrières, et beaucoup d'entre eux sont des immigrants qui ont acheté leurs cinq années de service industriel et s'emploient à leur gré.

On se demandera peut-être comment ces derniers emploient leur temps. Les femmes ne travaillent pas sans engagement; mais en l'absence de leur mari, elles élèvent des volailles, des cabris, etc. Les autres cultivent des légumes, font du charbon, du bois, vendent du lait, ont des cannes de bouzge, tiennent boutique et travaillent en vue dans les états. Beaucoup de chars à vendre et de batelage. Il y a quelques vagabonds parmi eux mais le nombre en est restreint. Indien n'étant disposé à travailler pour de l'argent.

Voici une estimation approximative des occupations de cette population:

"Indiens engagés sur les sucreries, 80,000
"Indiens engagés dans les établissements et comme domestiques au Port-Louis 6,000
"Indiens ayant patentes 2,500
"Propriétaires de charrettes, ... 2,000
"Vendeurs de légumes, fruits, lait, etc. 4,000
"Bouchers, charbonniers, vendeurs d'herbe, etc 6,000
"Dans les bureaux publics et attendant le passage de retour 1,500
"Enfants non engagés 1,300
"Femmes 3,500
"Total 159,000

"Comme sur les 80,000 hommes engagés dans les établissements, il y en a environ un dixième d'absents pour une cause ou pour une autre, on peut bien dire que 70,000 hommes produisent 120,000 tonneaux de sucre."

Dépêches Télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

Autres nouvelles par le Canada.

NOUVEAU CABINET.—Le *London Daily Advertiser* dit que lord Derby compte se retirer de son poste de Premier, et qu'il sera probablement remplacé par lord John Russell. Lord Stanley et Graham prendront, dit-on, des positions importantes dans le nouveau cabinet. M. Bright appuie la nouvelle combinaison.

Bill de Reforme—M. Bright, à la requête de la conférence pour la réforme, présentera un bill correspondant à ces vues.

Banque—Le taux d'escompte de la Banque d'Angleterre n'a pas été modifié. Les fonds ont un peu plus de fermeté. L'escompte a une tendance à s'élever.

Magasins de maïs—L'empereur Napoléon va établir des greniers de maïs dans toutes ces grandes villes de France, pour prévenir les disettes.

Elections en Espagne—Aux dernières élections, le parti du gouvernement a eu la grande majorité en province, mais les progrès ministériels ont triomphé à Madrid.

Marchés des céréales—Liverpool 15 novembre—Les céréales tendaient à la baisse. La farine a clos en baisse. La farine Western a 20s.; Southern 21 à 22 s. Blute 22 à 24 s. Le blé lourd en cloture, et la qualité tendant à la baisse. Blé blanc Southern de 7 s. à 7 s. 2d.; mais mélangé 5 6s; jaune 30s.; blanc 32 à 33d.

Le marché des provisions est déprimé. Le lard a baissé de 1 à 2 d.; la grasse lourde en cloture à 55s.

Le sucre a fermé lourd; mes dernières cotes maintenues; café ferme; riz calme, de 15 à 19 s. 4 d.

Halifax, 18 novembre.—Le London Times, dans un article de fond, engage les Etats-Unis à acquérir le Mexique, et ridicule l'expédition d'Espagnole.

Les Journaux—M. Gladstone a été, dit on, envoyé en mission dans les îles Ioniennes pour régulariser le protectorat anglais sur ces îles.

NOUVELLES DE L'INTERIEUR.

Washington, 18 novembre.—Une lettre reçue de Tucson, Arizona, dit qu'une nouvelle révolution a été organisée en Sonora contre Pesa Lopez, et en faveur de Zuloaga, qui probablement réussira.

Des nouvelles ultérieures annoncent que Tucson est plein d'Américains, et que de nombreux émigrants arrivent du littoral par de mer de la province, avaient rendu la ville à Zuloaga, et s'étaient enfuis.

Mines d'or de la rivière Gila—Le lieutenant Mowry était parti pour les mines d'or sur la rivière Gila, quand, dit-on, très riches. Les Indiens Apache étaient très tranquilles dans cette région.

Mort d'un consul—M. Rawle, consul américain à Mazeka est mort.

Etats Unis et Texas—Notre gouvernement va prendre des mesures pour obtenir satisfaction du Pérou, en raison de la saisie de bâtiments américains.

Expédition du Nicaragua—Le secrétaire du trésor a expédié la réponse du gouvernement au secrétaire de Mobile à sa demande sur l'expédition de Walker. La teneur de cette réponse n'est pas connue, mais on suppose que l'expédition ne pourra pas partir de Mobile.

Nomination—Walter Toward a été nommé marshal des Etats-Unis pour le territoire de l'Oregon.

Suite des nouvelles par le Canada.

Troupes espagnoles pour la Cochinchine—Un détachement de troupes espagnoles est parti de Manille, pour coopérer avec les Français dans leurs opérations en Cochinchine.

Manifeste du Portugal—Le gouvernement portugais prépare un manifeste qui l'adressera, à toutes les grandes puissances pour se plaindre de la conduite de la France dans les affaires d'occuper la médiation d'une des puissances dans l'affaire du navire *Charles et Georges*.

Affaires de l'Amérique du Sud—Le steamer *Canadien* apporte des nouvelles de l'Amérique du Sud, par voie d'Angleterre, où l'on avait reçu des avis de Rio Janeiro à la date du 16 octobre. Le café était très rare et avait produit une hausse de 1000 reis par arrobe sur la future du marché, cet article avait une tendance à la hausse.

Nouvelles de guerre américaines—La frégate des E. U. *St Louis*, était à Rio Janeiro, et le *Portsmouth* à Montevideo.

La Paraguay se préparait à la guerre—Par ce même steamer, nous avons des nouvelles du Paraguay, disant que ce pays se gouvernement se préparait à faire une vive résistance aux forces navales américaines. Il paraît que le docteur Francia, le plus puissant parti, vivre pour en empêcher l'entrée à notre flotte. Le gouvernement a, en outre, fortifié tous les points, rendu beaucoup sur ses moyens de défense.

Incendie d'un au Buenos Ayres—A Sud Isla de Buenos Ayres on rapporte que des pertes d'une richesse énorme, viennent d'être découvertes.

Accident survenu à l'Arctic—Washington, 15 novembre—La frégate de guerre à vapeur Arctic, était partie hier pour Pensacola; elle avait à bord 250 hommes et 1000 tonnes de charbon. Elle a été victime d'un accident, dérangement de quelques pièces de sa machine.

Le secrétaire de la guerre—Le secrétaire de la guerre, qui était parti pour Pensacola, est de retour, paraît entièrement beaucoup mieux.

Baisse au trésor—Il y a actuellement en caisse, une balance de $7,175,000. Les recettes durant les deux dernières semaines, ont été de $497,000. Le montant des traites tirées, de $700,000; celui des traites reçues, de $720,000; ce qui fait un excédent de $197,000 en faveur du trésor.

L'EXPEDITION POUR LE NICARAGUA.

Mobile, 18 novembre.—Un grand nombre d'*emigrants* pour le Nicaragua, sont arrivés ici de tous les points des Etats du Sud, et attendent l'occasion de s'embarquer pour Graytown.

Les gens sont très tous des hommes robustes et habitués aux durs travaux des mines et des plantations. Ils ont des armes et des munitions de guerre, et ont l'air déterminé que doit avoir celui qui va établir possible-ment dans l'Amérique Centrale.

On pense que les trois premiers vapeurs transporter partiront sous peu de jours.

Le gén. Walker est toujours ici.

Passagers et départs—St Louis, 18 novembre—Passagers partis par le Henry Chouteau: MM. Ruffin et Henry Chouteau et 3 autres; de la Nlle-Orléans, Le Beau, Hilliard et Alcorne. Childs est parti aujourd'hui pour le Texas.

Et les courriers—Le Mississipi baisse à raison de 2 pouces par heure. Les rivières tributaires baissent également. A Dubuque, seulement 3 pieds d'eau dans le canal.

Louisville, 18—L'eau a monté de 2 pouces depuis hier.

Marriages—St Louis, 18—Farrar languissant, le docteur Lee à 37 1/2 et Jim Bruce blanc 50 à 55; chacun le languissant à 50 et 55.

Naufrages parmi—Vicksburg, 18 nov.—Le steamer Rapides est passé ce matin, l'imprudent à la ville de Republique à 7 heures 30 matin.

Bruce McKenney, accusé d'avoir enlevé trente piastres de la poche de Francis Howard, est renvoyé de la plainte.

RECORDER ADAMS—C. L. Marshall, arrêté par le lieutenant Newland pour intervention en faveur de prisonnier et vol de pistolet au bureau de police, a fourni caution en attendant l'interrogatoire.

COUR DE DISTRICT DES E. U.—Le juge McCaleb, en parlant hier aux membres du Grand Jury des questions qui leur seraient probablement soumises, a exprimé le désir qu'ils s'occupassent particulièrement, au nom de la tranquillité du pays, de la nature de l'exposition qui s'organise en ce moment et dont le départ pour le Nicaragua est annoncé dans les journaux et sur des affiches placardées dans les rues.

INCENDIES—Le feu s'est déclaré mercredi, entre onze heures et minuit, dans la brasserie de M. Guth, Nos 85 et 87, rue Conti. On a promptement étouffé les flammes. La perte est insignifiante. M. Guth remercie plus bon la compagnie de pompiers No 7 du zèle dont elle a fait preuve.

—Une maison en briques, occupée par un marchand de comestibles et située au coin des rues Dryades et Lafayette, a brûlé. La perte est d'un peu moins de trois mille. Le stock était assuré pour douze cents piastres.

Théâtre d'Orléans.
OUVERTURE DE LA SAISON.

Le Barbier de Séville — *Les Débuts et les rentrées — Mlle Angèle Cordier, MM. Beauce, Lucien Bourgeois, Joly, Vila.*

Quand on a entendu et bien écouté la musique du *Barbier de Seville*, on se demande volontiers qui a le plus d'esprit: de Rossini ou de Beaumarchais? Car si, en réalité, dans cette comédie tronquée pour les plus grandes facilités du compositeur, ne se retrouvent pas le style et la verve de Beaumarchais, le souffle puissant de son esprit y plane encore; et ce que l'on ne rencontre plus, on le devine, on se le rappelle, on rhabille le squelette, en un mot. A franchement parler, c'est une peine qu'on s'épargne, car Rossini s'est chargé du soin d'y suppléer. Lui qui devait si bien pratiquer la paresse, un jour, il a eu pitié des mémoires paresseuses, et il a fait tout le travail pour elles. Là où, sous la mutilation du librettiste, Beaumarchais disparaît tout à fait, Rossini apparaît, et vous oublie Beaumarchais; là où le librettiste a respecté le maître original, Rossini se confond si bien avec lui, que vous applaudissez des deux mains cette collaboration unique, du génie de l'esprit et du génie du génie.

Certes, nous ne connaissons pas de profanation plus sacrilège que cette refonte de l'œuvre de Beaumarchais aux proportions d'un opéra où il y a plus de grotesque que de vraie comédie; et il n'a fallu rien moins que Rossini pour faire pardonner ce sacrilège. L'illustre maestro, dans ces moments de bonne humeur qui lui sont fréquents encore, se contesse volontiers de ce péché, commis sur sa demande. Mais il ajoute: "j'étais si honteux de cela, que j'ai lu Beaumarchais jusqu'au bout, afin de lui emprunter tout ce que je pourrais pour le mettre dans ma musique." — C'est l'équivalent du mot charmant de Diderot: Diderot écrivait un jour un billet à sa maîtresse, dans l'obscurité, au crayon et très à la hate. Les lettres étaient mal formées, les mots presqu'illisibles: il ajouta ce *post-scriptum* qui rachetait tout: "Je vous le pardonne rien déchiffrer, lui: *je l'aime!*" — Là vous ne reconnaissez plus Beaumarchais, écoutez Rossini! La musique du *Barbier* est du Beaumarchais chanté.

Ce respect pour la verve et pour l'esprit de l'écrivain a passé du compositeur aux artistes chargés de l'interpréter. Ceux-ci ont une double charge: ils sont tenus à traduire à la fois Rossini et Beaumarchais. Ils ont beau faire, ils n'atteignent pas toujours le but; ils ne savent quelquefois que le librettiste a remonté à la source et vient chercher dans Beaumarchais, la vérité du sentiment comique; ils y trouvent, en même temps, le sens musical de leur rôle. C'est ce que nous ont avoué, tout à l'honneur de Rossini même, quelques uns des artistes illustres par les lèvres de qui nous avons entendu passer cette musique qui a fait de Rossini, aujourd'hui, de pouvoir qualifier sans banalité.

On comprend que cet opéra séduise des artistes qui viennent demander des suffrages à un public nouveau. Si l'œuvre musicale, par cela même qu'elle est parfaite, rend les auditeurs difficiles et exigeants, elle est dans des conditions excellentes pour les disposer à l'indulgence. Le *Barbier de Seville* porte son succès avec lui même; il n'y aurait pas de Rossini, pas d'Almaviva, pas de Figaro, pas de Barthelo, pas de Basile au par la scène, qu'on écouterait encore cette admirable orchestration qui est une broderie de fils d'or sur un tissu merveilleux, sous les artistes, viennent de droit au second plan; c'est aux artistes de conquérir le premier.

La direction du Théâtre d'Orléans a donc bien fait, sous tous les rapports, d'inaugurer sa saison par le *Barbier de Seville*. Il offrait au public quatre sujets nouveaux à juger, et de trois de la première importance. Comment se sont-ils tirés de cette épreuve? C'est ce que nous allons dire avec toute la franchise dont nous sommes capable, et aussi complètement que nous le permettra l'heure avancée de la nuit, où nous écrivons ces lignes.

Disons tout d'abord que l'ensemble de la représentation a rien laissé à désirer; l'exécution a été assez remarquable que possible. Chacun des artistes a fait son devoir, plus que son devoir, et l'orchestre sous l'habile direction de M. Peyrot que le public a salué sympathiquement à son arrivée à son pupitre, a été à la hauteur de son rôle.

Le grand événement de cette soirée était incontestablement les débuts de Mlle Angèle Cordier, avant d'aller plus loin, disons que cette artiste a été jeune la jeune artiste plus qu'un succès, un triomphe couronné par un rappel unanime, et c'était justice en tous points. Mlle Cordier est arrivée ici, précédée d'une réputation très grande pour une si jeune fille qui n'avait encore à se glorifier que de ses palmes du Conservatoire ou elle venait de conquérir le premier prix. Le public d'hier au soir a ratifié le jugement de Messieurs du Conservatoire de Paris. Nous n'avons ni l'espace ni le temps surtout, de dire aujourd'hui les qualités éminentes qui distinguent le talent de Mlle Cordier; apprécions les d'ensemble, et résumons nous en disant: que c'est une des voix les plus fraiches et les plus sympathiques que nous ayons entendues, même à Paris on, à coup sûr, une grande place est réservée à Mlle Cordier. Qu'elle n'oublie pas que son premier triomphe, comme artiste, aura daté de la Nouvelle-Orléans. L'organe est pur, l'intonation pleine de charmes, la phrase correcte et d'une justesse irréprochable; la vocalisation légère, facile, sans contorsions, sans efforts. On sent que ses perles n'ont été cultivées comme les fleurs poussent sur l'arbre, tout naturellement. Que pouvons nous ajouter de plus sinon que le Théâtre d'Orléans possède une artiste vraiment hors ligne. Quel fleau vol M. Boudousquié a fait là à l'Opéra Comique de Paris! Une pareille artiste doit être la fortune d'un théâtre.

M. Beauce, le baryton, s'est posé tout d'abord en artiste consommé, habitué à tenir les planches, les remplissant bien, sans les *bruler* comme on dit en langue de théâtre.—M. Beauce possède une très belle voix de baryton, bien timbrée, large, sonore, et qu'il manie avec une extrême habileté. Dans le grand opéra, produira, incontestablement, beaucoup plus d'effet encore qu'il n'en a produit dans le rôle de Figaro, quoique son succès y ait été complet, et comme comédien de verve et comme chanteur. Il a reçu du public un accueil sympathique qui se consolidera. Bonne acquisition pour notre théâtre.

M. Lucien Bourgeois, le ténor léger, a vite triomphé de l'émotion visible qui le dominait à son entrée en scène; les témoignages d'un courageusement qu'il a reçus, lui ont rendu courage, et il a pu montrer quelques unes des qualités de sa voix qui est jeune, fraiche et agréable, surtout dans le medium. Il est comédien intelligent, a de la tenue et de la mesure. Il se saisit à merveille de son morceau de plaisance, fit un bond au milieu de la chambre et se mit à frapper à droite et à gauche.

Un troisième témoin qui vit Diard et Carnes en venir aux mains, entendit ce dernier répondre au défunt "Je n'ai pas de main pas assez fort que vous mais, je suis aussi brave. Les adversaires ne se lachèrent pas après ces mots. Carnes demanda à Diard s'il était sérieux; Diard lui fit signe que oui, et se mettant à la lutte. Le témoin le vit tomber plusieurs sur un banc et Carnes tomber sur lui. Carnes porta alors à Diard un coup de couteau à la cuisse et, tandis qu'on pansait la blessure, le défunt dit à l'accusé "George, vous n'auriez pas dû me frapper." Carnes répliqua "qu'il le regrettait mais que la faute était sérieuse, il s'était défendu de son mieux."—Le témoin entendit ensuite Diard s'écrier "Il faut que je tue le—Carnes qui m'a blessé; il le vit s'élancer dans la foule, tenant à la main le morceau de bois avec lequel il essaya deux fois de frapper le témoin qui voulait le calmer.— Diard se précipita sur Carnes qu'il frappa deux fois sur l'épaule; quand il leva le bras pour le frapper une troisième fois, Carnes s'élança sur lui et, en lui disant "tue sans homme comme vous," lui enfonça son couteau dans le cou. Diard tomba et mourut peu après.

Reconnu Long—Joseph Antoine et Marcelin Barrière accusés de vol de confiance au préjudice de Mme F. Chartier, rue Bourgogne. Il s'agit d'une somme d'environ cent piastres.

M. Jeanton, accusé d'avoir voulu se servir d'une épée contre l'officier qui l'avait arrêté parce qu'il avait menacé de tuer Mme Lemaire, rue Casachiro, a fourni un cautionnement pour répondre de sa conduite.

Un homme de couleur libre du nom de Sobit a été acquitter une amende de vingt-cinq piastres pour avoir menacé de tuer un autre homme de couleur libre.

FEUILLETON.

LES EMIGRANS
ROMAN PAR M. ELIE BERTHET.

XIII.

LA CARAVANE.—[Suite.]

Les émigrans, en effet avaient besoin d'une grande quantité d'objets dont ils n'avaient pas voulu se charger jusque-là, de peur d'augmenter démesurément leurs frais de voyage; des charrettes et des chevaux leur étaient indispensables. En apprenant cette nouvelle, Wolf redoubla de témoignages d'intérêt.

—Ah çà! que font là ces pauvres gens sous ce soleil de feu? reprit-il; est-ce qu'ils n'entreront pas chez moi? Vous ne pouvez pas vous mettre en route avant demain; et on couchera-t-on la nuit prochaine? Il n'y a pas d'auberge ici, et vous aurez bien le temps de camper quand vous serez dans la prairie.... Allons! entrez tous; notre maison hospitalière sur la frontière, car il faut s'entr'aider. Hommes, femmes, enfans, vous serez bien traités chez Samuel Wolf; vous aurez un bon souper et une excellente couche, vous dis-je; il ne vous en coûtera pas un schelling, et ceux qui ne voudront rien acheter n'en seront pas moins vus de bon œil.

Cette invitation ne pouvait manquer d'être acceptée, car, à moins de vouloir coucher à la belle étoile, il n'y avait aucun moyen de refuser. Aussi les émigrans, avec l'aide de plusieurs hommes robustes que Wolf venait d'appeler, s'empressèrent-ils de transporter leurs paquets dans l'intérieur de l'établissement, où un magasin demeure vide fut mis à leur disposition.

La réception de Wolf, en égard au lieu et à la circonstance, fut presque somptueuse. Moins d'une heure après leur arrivée, les voyageurs furent réunis sous une espèce de hangar, autour de tables grossières, et on leur servit en abondance des viandes fumées ou salées, des poissons marinés, des légumes, le tout arrosé de cidre, de bière, voire de whiskey, que certains convives estimèrent déjà beaucoup trop. Leur faim les excitait à manger et à boire, les combats de carabines, à la vérité, le tout en les rajeunissant presque, les mettait en gaîté, en un mot. A franchement parler, c'est une peine qu'on s'épargne, car Rossini s'est chargé du soin d'y suppléer. Lui qui devait si bien pratiquer la paresse, un jour, il a eu pitié des mémoires paresseuses, et il a fait tout le travail pour elles. Là où, sous la mutilation du librettiste, Beaumarchais disparaît tout à fait, Rossini apparaît, et vous oublier Beaumarchais; là où le librettiste a respecté le maître original, Rossini se confond si bien avec lui, que vous applaudissez des deux mains cette collaboration unique, du génie de l'esprit et du génie du génie.

Certes, nous ne connaissons pas de profanation plus sacrilège que cette refonte de l'œuvre de Beaumarchais aux proportions d'un opéra où il y a plus de grotesque que de vraie comédie; et il n'a fallu rien moins que Rossini pour faire pardonner ce sacrilège. L'illustre maestro, dans ces moments de bonne humeur qui lui sont fréquens encore, se confesse volontiers de ce péché, commis sur sa demande. Mais il ajoute: "j'étais si honteux de cela, que j'ai lu Beaumarchais jusqu'au bout, afin de lui emprunter tout ce que je pourrais pour le mettre dans ma musique." — C'est l'équivalent du mot charmant de Diderot: Diderot écrivait un jour un billet à sa maîtresse, dans l'obscurité, au crayon et très à la hate. Les lettres étaient mal formées, les mots presqu'illisibles: il ajouta ce *post-scriptum* qui rachetait tout: "Je vous le pardonne rien déchiffrer, lui: *je l'aime!*" — Là vous ne reconnaissez plus Beaumarchais, écoutez Rossini! La musique du *Barbier* est du Beaumarchais chanté.

Ce respect pour la verve et pour l'esprit de l'écrivain a passé du compositeur aux artistes chargés de l'interpréter. Ceux-ci ont une double charge: ils sont tenus à traduire à la fois Rossini et Beaumarchais. Ils ont beau faire, ils n'atteignent pas toujours le but; ils ne savent quelquefois que le librettiste a remonté à la source et vient chercher dans Beaumarchais, la vérité du sentiment comique; ils y trouvent, en même temps, le sens musical de leur rôle. C'est ce que nous ont avoué, tout à l'honneur de Rossini même, quelques uns des artistes illustres par les lèvres de qui nous avons entendu passer cette musique qui a fait de Rossini, aujourd'hui, de pouvoir qualifier sans banalité.

On comprend que cet opéra séduise des artistes qui viennent demander des suffrages à un public nouveau. Si l'œuvre musicale, par cela même qu'elle est parfaite, rend les auditeurs difficiles et exigeants, elle est dans des conditions excellentes pour les disposer à l'indulgence. Le *Barbier de Seville* porte son succès avec lui même; il n'y aurait pas de Rossini, pas d'Almaviva, pas de Figaro, pas de Barthelo, pas de Basile au par la scène, qu'on écouterait encore cette admirable orchestration qui est une broderie de fils d'or sur un tissu merveilleux, sous les artistes, viennent de droit au second plan; c'est aux artistes de conquérir le premier.

La direction du Théâtre d'Orléans a donc bien fait, sous tous les rapports, d'inaugurer sa saison par le *Barbier de Seville*. Il offrait au public quatre sujets nouveaux à juger, et de trois de la première importance. Comment se sont-ils tirés de cette épreuve? C'est ce que nous allons dire avec toute la franchise dont nous sommes capable, et aussi complètement que nous le permettra l'heure avancée de la nuit, où nous écrivons ces lignes.

Disons tout d'abord que l'ensemble de la représentation a rien laissé à désirer; l'exécution a été assez remarquable que possible. Chacun des artistes a fait son devoir, plus que son devoir, et l'orchestre sous l'habile direction de M. Peyrot que le public a salué sympathiquement à son arrivée à son pupitre, a été à la hauteur de son rôle.

Le grand événement de cette soirée était incontestablement les débuts de Mlle Angèle Cordier, avant d'aller plus loin, disons que cette artiste a été jeune la jeune artiste plus qu'un succès, un triomphe couronné par un rappel unanime, et c'était justice en tous points. Mlle Cordier est arrivée ici, précédée d'une réputation très grande pour une si jeune fille qui n'avait encore à se glorifier que de ses palmes du Conservatoire ou elle venait de conquérir le premier prix. Le public d'hier au soir a ratifié le jugement de Messieurs du Conservatoire de Paris. Nous n'avons ni l'espace ni le temps surtout, de dire aujourd'hui les qualités éminentes qui distinguent le talent de Mlle Cordier; apprécions les d'ensemble, et résumons nous en disant: que c'est une des voix les plus fraiches et les plus sympathiques que nous ayons entendues, même à Paris on, à coup sûr, une grande place est réservée à Mlle Cordier. Qu'elle n'oublie pas que son premier triomphe, comme artiste, aura daté de la Nouvelle-Orléans. L'organe est pur, l'intonation pleine de charmes, la phrase correcte et d'une justesse irréprochable; la vocalisation légère, facile, sans contorsions, sans efforts. On sent que ses perles n'ont été cultivées comme les fleurs poussent sur l'arbre, tout naturellement. Que pouvons nous ajouter de plus sinon que le Théâtre d'Orléans possède une artiste vraiment hors ligne. Quel fleau vol M. Boudousquié a fait là à l'Opéra Comique de Paris! Une pareille artiste doit être la fortune d'un théâtre.

M. Beauce, le baryton, s'est posé tout d'abord en artiste consommé, habitué à tenir les planches, les remplissant bien, sans les *bruler* comme on dit en langue de théâtre.—M. Beauce possède une très belle voix de baryton, bien timbrée, large, sonore, et qu'il manie avec une extrême habileté. Dans le grand opéra, produira, incontestablement, beaucoup plus d'effet encore qu'il n'en a produit dans le rôle de Figaro, quoique son succès y ait été complet, et comme comédien de verve et comme chanteur. Il a reçu du public un accueil sympathique qui se consolidera. Bonne acquisition pour notre théâtre.

M. Lucien Bourgeois, le ténor léger, a vite triomphé de l'émotion visible qui le dominait à son entrée en scène; les témoignages d'un courageusement qu'il a reçus, lui ont rendu courage, et il a pu montrer quelques unes des qualités de sa voix qui est jeune, fraiche et agréable, surtout dans le medium. Il est comédien intelligent, a de la tenue et de la mesure. Il se saisit à merveille de son morceau de plaisance, fit un bond au milieu de la chambre et se mit à frapper à droite et à gauche.

Un troisième témoin qui vit Diard et Carnes en venir aux mains, entendit ce dernier répondre au défunt "Je n'ai pas de main pas assez fort que vous mais, je suis aussi brave. Les adversaires ne se lachèrent pas après ces mots. Carnes demanda à Diard s'il était sérieux; Diard lui fit signe que oui, et se mettant à la lutte. Le témoin le vit tomber plusieurs sur un banc et Carnes tomber sur lui. Carnes porta alors à Diard un coup de couteau à la cuisse et, tandis qu'on pansait la blessure, le défunt dit à l'accusé "George, vous n'auriez pas dû me frapper." Carnes répliqua "qu'il le regrettait mais que la faute était sérieuse, il s'était défendu de son mieux."—Le témoin entendit ensuite Diard s'écrier "Il faut que je tue le—Carnes qui m'a blessé; il le vit s'élancer dans la foule, tenant à la main le morceau de bois avec lequel il essaya deux fois de frapper le témoin qui voulait le calmer.— Diard se précipita sur Carnes qu'il frappa deux fois sur l'épaule; quand il leva le bras pour le frapper une troisième fois, Carnes s'élança sur lui et, en lui disant "tue sans homme comme vous," lui enfonça son couteau dans le cou. Diard tomba et mourut peu après.

Reconnu Long—Joseph Antoine et Marcelin Barrière accusés de vol de confiance au préjudice de Mme F. Chartier, rue Bourgogne. Il s'agit d'une somme d'environ cent piastres.

M. Jeanton, accusé d'avoir voulu se servir d'une épée contre l'officier qui l'avait arrêté parce qu'il avait menacé de tuer Mme Lemaire, rue Casachiro, a fourni un cautionnement pour répondre de sa conduite.

Un homme de couleur libre du nom de Sobit a été acquitter une amende de vingt-cinq piastres pour avoir menacé de tuer un autre homme de couleur libre.

COLLISION ET NAUFRAGE.—On écrit de New-York, le 11 novembre, que le *Palmetto* allant à New Bedford, avait accroché la ville Mell Gate. Le *Charles Osgood*, allant à New Londres avait eu une collision, la nuit précédente avec le schooner *New-York*, et avait sombré. L'équipage et les passagers ont été recueillis à bord du schooner.

Avis.

Le soussigné annonce aux negotiants et aux citoyens en general que les NEW ORLEANS COMMERCIAL READING ROOMS [Salle de Lecture], ci-devant transférées des rues St Charles et Commerce, sont maintenant ouvertes pour les souscripteurs. Il profite de cette occasion pour livrer les capitaines et officiers de navires, les capitaines et commis de bateaux à vapeur, à venir aux Reading Rooms où ils seront admis gratis.

Les étrangers présentés par les souscripteurs seulement ne paieront rien pendant un mois.

Le HOTEL DE L'HALL est aussi ouvert à solliciter des souscriptions dans toute la ville et à en recevoir le montant. Une liste est déposée dans la Salle de Lecture et au magasin de vins et de liqueurs, n° 110 rue de la Commune.

Les Rooms sont sous la direction de M. CHAS. MIFFLIN et seront ouvertes de 8 heures du matin à 10 heures du soir.

F. W. COELER, Propriétaire.
18 nov—3t* Du jusqu'le 1er jan — merc, jeud et vend

ACADEMIE KENNER.
POUR LES JEUNES GENS,
Sous la direction de Victor Schelfhe.

LE Principal de cet établissement a l'honneur de prévenir le public et les parens que la classe de français, l'espagnol, l'allemand, l'histoire, la littérature de ces langues, l'histoire universelle, la géographie, les mathématiques, la chimie, la physique, l'astronomie populaire, la botanique, la calligraphie, la gymnastique, l'arithmétique et la tenue des livres commencera le 1er octobre, et que la classe de dessin, de musique et de danse ouvrira le même jour.

M. VICTOR SCHELFHE est membre d'un grand nombre de sociétés savantes de France et d'Angleterre, et a fait ses études classiques à Paris. Il a été professeur de langues modernes dans plusieurs des plus célèbres écoles de l'Europe, et a été pendant plusieurs années professeur de littérature française dans l'une des plus célèbres familles d'Angleterre.

Un cours régulier et complet pour chaque classe et on n'admettra personne à moins d'être capable pour le cours auquel il veut se rendre. Le but de l'établissement est de donner aux jeunes gens qui y sont admis une éducation complète et solide, et de les préparer à entrer dans les différentes carrières auxquelles ils se destinent.

Le développement de l'intelligence, la culture du cœur et la formation des habitudes morales sont l'objet de la surveillance la plus active et la plus constante.

Les cours de mathématiques sont sous la direction spéciale du professeur C. W. Searr, gr. duit de West Point.

On reçoit à l'improviste quelle époque de l'année les pensionnaires et externes.

S'adresser pour de plus amples informations au PRINCIPAL. LOUIS DUFAU.

LEÇONS (DE FRANÇAIS,
De Littérature et d'Histoire.

M. GESTIL, professeur de français, d'Histoire et de Littérature à l'Université de la Louisiane, ayant quelques heures de leçons à donner, désirerait les employer à donner des leçons particulières dans quelque famille, ou dans quelque institution de demoiselles.

S'adresser pour les conditions, rue Bourbons et Commune, à M. GESTIL, ou au magasin de M. LOUIS DUFAU. 18nov—1re p 4 11

Bange—Gants—Gants!

NOUS venons de recevoir notre assortiment complet de gants

Gants pour messieurs, pour dames et pour enfans.
GANTS JOUVIN & Cie—800 douzaines de gants de la maison Jouvin & Cie, garantis véritables Jouvin; gants de peau de toutes couleurs.
GANTS DE CASTOR, de Jouvin & Cie — 200 douzaines de gants de castor, pour dames et pour hommes.
GANTS DE LAINE et de merinos—200 douzaines de gants de laine et de mérinos, de toutes couleurs et assortis de taille.
GANTS DE SOIE—200 douzaines de gants de soie de toutes sortes.
Gants de soie doubles de peau de chamois, article excellent supérieur;
Gants de soie cordonnez;
Gants satin pesu;
Grand assortiment de gants pour enfants.
LION & PINSARD,
54 et 56, ancienne 66 et 68, rue Royale, Encoignure Bienville.
6 nov

BURNOUS, BURNOUS!
TALMAS, TALMAS.
Burnous en drap et en soie,
En soie et en drap.
Tous ces articles peuvent être achetés chez
LAZARE & LEVASSEUR,
5 et 10 rue de Chartres
A des prix fabuleusement bas.
Si bas que par respect pour notre profession nous n'osons les nommer.

L'A vente de nos articles est très active depuis quelques jours. Nous prions les personnes qui en ont besoin de ne hater et aller veiller profiter des Grand Bargain Sale ci-dessus, ce qui ne fait en ce moment chez LAZARE & LEVASSEUR,
5 et 10 rue de Chartres.

Encore des gants de peau à 50 cents
11 nov

ATTENTION.

Vente à l'encan des propri